

Rrahim K.

«Nous ne savions pas ce qu'était la télévision»



Rrahim K., m., né en 1955, originaire de Grejçevc/Kosovo, en Suisse depuis 1977

Comment as-tu grandi au Kosovo?

Je suis né dans la commune de Suareka au Kosovo. Le village s'appelle Grejkovc. J'ai grandi comme tous les gens pauvres. Le Kosovo était le pays le plus pauvre de l'Ex-Yougoslavie, c'est-à-dire loin derrière la Slovénie, la Croatie, la Serbie, le Monténégro et la Macédoine. Mes parents étaient paysans et mon père a aussi travaillé 35 ans à Belgrade comme balayeur de rue. Si mon père ne nous avait pas envoyé un peu d'argent de Belgrade, notre famille n'aurait pu survivre à la ferme. Nous étions cinq frères et deux sœurs et nous dormions tous dans la même chambre. Il y avait encore une pièce pour les invités. Nous nous entendions très bien entre frères et sœurs, nous étions très liés.

Ta mère a élevé tous les enfants toute seule?

Oui. Nous les enfants, il fallait que nous aidions à la ferme. Je devais parcourir trois kilomètres à pied le matin de bonne heure pour aller à l'école. L'école était dans la vallée. Nous habitons en montagne. Quelquefois, nous n'avions pas d'argent pour acheter des chaussures. Beaucoup de nos amis et parents en avaient trop peu pour acheter des vêtements. Quelquefois, ils n'avaient rien à manger, même pas de pain. Mon père se rendait à pied à Belgrade, le voyage durait deux semaines. Il revenait deux fois par an, toujours à pied. Malgré tout, nous étions contents: de notre famille, de nos collègues. Nous vivions en liberté.

Que veut dire «libre»?

Notre mère était satisfaite de nous et nous avons beaucoup ri, nous avons joué, nous avons travaillé. Notre mère était contente de ses enfants parce que nous l'aidions beaucoup. Par exemple, je trayais les vaches. Ma mère gérait la ferme. Elle demandait à mon frère d'aller

dans la forêt chercher du bois, elle m'envoyait à la cuisine, elle demandait à mes autres frères de travailler aux champs. Nous avons beaucoup de compréhension pour ma mère.

Mon frère est allé en Hollande en 1969 et y a travaillé un an et demi. Il est revenu avec une petite télévision. Il a dit: «Voilà une télévision». Nous ne savions pas ce qu'était une télévision. Après ça, nous allions tous les soirs chez lui regarder la télévision. Mon frère avait gagné un peu d'argent et il avait pu s'acheter un beau tapis. Nous les enfants, nous portions des pantalons et des chaussures crottés. Mon frère disait toujours: «Qui veut entrer dans ma maison, doit mettre des vêtements propres et se laver les pieds.» C'est ce que nous faisons. Nous attendions avec impatience le soir pour savoir ce que nous regarderions à la télévision, les gens, les images. nous nous demandions: «Comment font ces gens pour entrer dans la télévision?»

Que mangiez-vous chez vous?

Du pain de maïs, du fromage et de la laitue. On peut conserver la salade dans le sel, comme ça on en a tout l'hiver. Ce que nous préférions, c'étaient les pains que nous cuisions au feu le matin de bonne heure. Nous trempions le pain chaud dans le petit-lait du fromage. C'était très bon. Nous buvions l'eau de la terre. Nous avons creusé un puits de vingt mètres et nous avons trouvé de l'eau. Nous avons construit une margelle de pierres et puis nous avons puisé l'eau avec un seau attaché à une corde.

Il y avait du café ou du thé?

Le café non, parce que jadis, nous ne buvions que du café turc et les enfants n'y avaient pas droit. Il n'y a que lorsque nous recevions des visites ou que nous rendions visite qu'on nous donnait un sucre que nous léchions. A l'époque, nous ne connaissions pas le chocolat. Il n'y avait pas de café ni de thé.

A quelles occasions faisiez-vous des fêtes?

Je suis musulman. Pour le Ramadan, notre grande fête, ma mère faisait quelques gâteaux que nous nous partagions morceau après morceau. Le Ramadan commençait le matin à huit heures et à midi, on nous donnait ces petits gâteaux, parce qu'à midi, il est permis de manger. Pour le Ramadan, ma mère égorgeait un «curban bajram». «Curban bajram» c'est un mouton. C'est la coutume pour le Ramadan. Ma mère possédait un peu plus que les autres parents. Elle nous laissait de la viande pour deux jours et le reste, elle le partageait entre nos parents pour qu'ils puissent aussi fêter le Ramadan.

Vous avez fêté le Ramadan en famille ou avec les autres villageois?

Au début en famille et à midi, nous allions chez des parents ou ils venaient chez nous. Nous faisons la fête pendant trois, quatre jours et, pendant ce temps-là, nous ne travaillions pas.

Est-ce qu'il y avait une mosquée dans le village?

Oui, mais elle n'appartenait pas à la communauté, elle était privée. La communauté était contre cette mosquée, contre la religion. Le Ramadan était en fait interdit par le communisme, mais on nous laissait faire quand même.

Quels sont tes souvenirs d'école?

A l'école, je voulais apprendre beaucoup, pour mon avenir professionnel. De la première à la huitième classe, j'ai eu de bonnes notes. Après la huitième classe, je suis allé au collège. Comme ma mère n'avait pas d'argent, elle a vendu son or. Elle m'a acheté des vêtements et des livres. C'était la première fois de ma vie que je portais des vêtements neufs. Pour ma mère, il était important que j'apprenne un bon métier. J'étais allé trois ans à l'école lorsque ma mère est tombée très malade. Elle a dû aller dans un hôpital militaire à Belgrade et a subi six opérations. J'ai dû quitter l'école. Mon père, qui avait quinze ans de plus que ma mère, est revenu. J'ai aidé ce vieil homme et j'ai espéré pouvoir suivre des cours par correspondance au bout d'un an. Mais ma mère était très malade et je n'ai plus jamais eu la chance de retourner à l'école. C'est une situation qui m'a rendu très triste et qui m'attriste aujourd'hui encore.

Que voulais-tu devenir à l'âge de 14 ans?

J'ai toujours voulu devenir instituteur et travailler avec des enfants.

As-tu appris un autre métier ensuite?

J'ai travaillé pendant un an et demi comme mécanicien. Mais à ce moment-là, j'ai reçu une lettre et j'ai dû faire mon service militaire pendant 15 mois. Je suis allé en Bosnie, dans un village près de Sarajevo. Puis je suis rentré au Kosovo.

Comment s'est passé ton service militaire?

Je suis content d'avoir pu terminer mon service militaire. Les commandants ont continuellement essayé de me jeter en prison. Mais j'étais un bon soldat, j'ai respecté les lois militaires et je me suis efforcé de rentrer dans ma famille en bonne santé.

Dans l'armée, on espionnait tout le temps les Albanais. On disait que les Albanais du Kosovo possédaient des armes. On nous demandait continuellement: «Combien d'armes possède ton père chez vous? Est-ce que ton père s'est battu contre les Tchetsniks pendant la dernière

Guerre mondiale?» Nous ne savions rien de tout ça, mon père n'en parlait jamais. Il m'a fortement déconseillé de parler politique à l'armée.

Comment te considérais-tu à l'âge de 20 ou 25 ans? Comme un Yougoslave ou comme un Albanais du Kosovo?

Je me considérais comme un Albanais du Kosovo, comme aujourd'hui parce que nous sommes des Albanais du Kosovo. Nous n'étions pas Yougoslaves. Le Kosovo faisait en effet partie de l'Albanie et ils ont séparé le Kosovo de l'Albanie. Aujourd'hui aussi, ce sont des Albanais du Kosovo qui vivent là-bas. Il n'y a au Kosovo que sept pour cent d'autres ethnies – les Slovènes, les Croates, les Serbes, les Macédoniens, les Bosniaques.

Dans ton village aussi?

Dans mon village, il n'y a jamais eu de Serbes ou de Croates. Que des Albanais.

Pourquoi es-tu venu en Suisse?

Je n'ai pas eu la chance de trouver un emploi au Kosovo. Heureusement, un de mes frères était parti en Suisse en 1976. Il m'a envoyé de l'argent pour que je puisse me rendre en Suisse et y trouver un travail.

Comment as-tu voyagé?

J'ai pris le train de Prizren à Belgrade. De Belgrade, j'ai pris le train direct jusqu'à Zurich. Je suis arrivé ici en pleine nuit. A l'époque, il ne fallait pas de visa pour la Suisse. J'avais l'adresse de mon frère, mais je ne savais pas où c'était. J'ai pris un taxi, j'ai montré l'adresse au conducteur et il m'a emmené à Kleindottingen dans le canton d'Argovie. Nous y sommes arrivés à une heure du matin, mon frère dormait déjà. Le taxi a coûté 100 francs en 1979. Je n'avais que 50 francs et mon frère a payé les autres 50. Cette nuit-là, j'ai dormi chez mon frère.

Le lendemain, il m'a emmené chez un maraîcher. J'ai travaillé là-bas une semaine. Il y avait d'autres Albanais. Mon frère s'est alors disputé avec un autre Albanais qui voulait aussi faire embaucher son frère. Pour que leur conflit ne s'aggrave pas, je suis parti. J'ai trouvé un autre emploi chez l'ancien patron de mon frère. Celui-ci m'a détaillé de la tête aux pieds et il m'a demandé si j'étais un bon ouvrier. Puis il a dit à mon frère: «Bon, il commence demain.» Au début, je ne comprenais pas bien l'allemand et je ne savais comment appeler un marteau, «Hammer», ou une pelle, «Schaufel», et il y a eu des malentendus. Je me suis acheté un livre et je me suis mis à apprendre l'allemand de manière intensive. Je revenais du travail dans ma chambre et je me mettais à apprendre. Au bout de deux semaines, mon patron a dit: «C'est

incroyable que tu apprennes l'allemand aussi vite». Je lui ai dit que je m'étais «donné» un cours intensif.

En 1977, j'ai travaillé huit mois au noir. Ensuite je suis allé au bureau chercher mon argent et je voulais rentrer au Kosovo. Le patron m'a demandé s'il devait me procurer un permis de séjour. Je lui ai dit que je ne savais pas si j'aurais un emploi. Il a répondu: «Pour toi, j'aurais toujours un emploi. Je suis content de ton travail. J'ai besoin de gens comme toi, qui veulent travailler.»

Je travaillais toujours en bottes pour faire des économies sur les chaussures. J'ai voulu enlever mes bottes le 15 décembre pour entrer dans le bureau du patron dont le sol était recouvert de tapis, pour signer le contrat pour le permis. Parce que nous avons des autorisations de saisonniers, pour neuf mois. Le patron m'a interdit de retirer mes bottes. Il avait sûrement raison parce que, quand j'enlève mes bottes, mes pieds sentent mauvais à cause de l'humidité, parce que, toute la journée, je n'arrête pas de courir de droite et de gauche. Il m'a dit: «Rentre avec tes bottes sales». J'ai signé le contrat.

Le 15 février, j'ai reçu mon permis de la police des étrangers ainsi que de l'entreprise. J'ai travaillé neuf mois. Puis nous avons dû rentrer au Kosovo, y rester trois mois pour revenir ensuite avec le permis de séjour. Je suis resté deux, trois semaines à la maison, j'ai investi l'argent que j'avais gagné et je suis tout de suite revenu en Suisse en clandestin, par l'Autriche. La police des frontières m'a arrêté plusieurs fois, elle a déclaré que mon passeport n'était pas valable, ce qui fait que je n'ai plus pu revenir en Suisse. J'ai traversé la frontière à un autre endroit, en clandestin toujours. J'ai travaillé trois mois chez mon ancien patron. Il m'a repris tout de suite car il savait que j'étais venu pour travailler et gagner de l'argent.

Il m'a fait faire un permis que j'ai envoyé à Belgrade avec mon passeport. L'ambassade de Suisse de Belgrade m'a délivré un visa. J'ai dû me présenter à la police des frontières, me faire radiographier et passer une visite médicale. Parce que, si on était malade, on devait rentrer au Kosovo, qu'on ait un permis ou non. Ceux qui étaient en bonne santé pouvaient rester neuf mois. C'est comme ça que j'ai vécu pendant quatre ans. Je rentrais toujours illégalement, mais heureusement, tout a bien marché. Au bout de quatre ans, j'ai obtenu un permis B. Mais en 1981, mon père est mort. Seulement il faut passer neuf mois en Suisse, pas un jour de moins, sinon on ne te donne pas le permis de séjour annuel et tu dois recommencer à travailler comme saisonnier pendant quatre ans. A cause du décès de mon père, j'ai eu vingt jours de retard. Ma demande de permis annuel a été refusée. Ce n'est que quatre ans plus tard, en 1985, que j'ai obtenu le permis annuel. Et puis quatre ans après, le permis C.

Où habitais-tu pendant ce temps?

Au début dans des maisons privées: huit personnes par pièce, quelquefois vingt. Parce qu'il y avait toujours des parents et des collègues qui venaient en Suisse pour chercher du travail. Ils n'avaient pas d'argent pour dormir à l'hôtel. Nous les avons aidés. Dans un lit, dans notre chambre, on dormait à trois ou quatre, tête-bêche. Le lendemain, nous allions travailler et les collègues cherchaient du travail. Partout. Chez les privés et dans les entreprises qu'ils voyaient.

Combien de temps as-tu vécu ainsi?

Quatre ans. Au bout de quatre ans, j'ai fait venir ma femme et l'enfant en Suisse. Elle était malade. J'avais entendu dire que l'assistance médicale était excellente en Suisse. Le généraliste l'a envoyée à l'hôpital universitaire de Zürich. Les docteurs ont tout essayé, en vain. Nous avons emménagé dans l'appartement de mon frère pour que ma femme puisse lui faire la cuisine et laver son linge. Nos trois derniers enfants sont nés en Suisse. Le plus jeune est né en 1990 et porte le nom de notre pays, Kosovar.

Est-ce que tu as continué à aider ta famille financièrement?

A partir de 1981, j'étais recherché en Ex-Yougoslavie. On me reprochait de faire de la politique en Suisse en faveur de la République du Kosovo. Et pourtant, je n'appartenais à aucune organisation. Après une ou deux semaines au Kosovo, il m'a fallu partir sinon j'aurais fini en prison. En 1981, la Yougoslavie a été partagée. Nous voulions tous que le Kosovo devienne une république. Toutes les républiques voulaient former une confédération en Ex-Yougoslavie. Malheureusement, ça n'a pas marché parce que Milosevic, le président de Serbie, s'y est opposé: il voulait créer la Grande Serbie.

Après 1988, j'allais toutes les semaines ou tous les quinze jours au Kosovo. Je dénichais une vieille voiture bonne pour la casse et je prenais une plaque d'immatriculation temporaire. Le vendredi soir, je remplissais la voiture de vêtements et de denrées alimentaires et je partais pour le Kosovo. J'amenais toutes ces choses à de nombreuses familles, car les Serbes leur avaient pris leur travail et avaient renvoyé les instituteurs chez eux. Je laissais les voitures là-bas et je revenais en car. C'étaient des trajets de 23 heures, sans arrêt, sans dormir. Lorsque je ne pouvais me rendre au Kosovo au bout de deux semaines, ça me rendait presque malade psychologiquement. On voit mon village d'une montagne. Il y a près de 15 kilomètres de la montagne à mon village. Je commençais à pleurer sur la montagne et je pleurais tellement que je n'arrivais presque pas à conduire.

Au bout de trois ans, tu n'y es plus allé?

Non, parce qu'il y avait la guerre en Yougoslavie. On ne pouvait plus traverser la Slovénie ni la Croatie ni passer par Belgrade pour aller au Kosovo. Je devais passer par l'Autriche, la Hongrie et par Subodica, en Vojvodine – c'est une province de l'Ex-Yougoslavie qui s'appelle la Vojvodine – et par Belgrade. Ce trajet prenait 23, 24 heures, mais sans arrêt. Juste prendre de l'essence, manger dans la voiture et conduire.

De nombreuses personnes qui étaient venues en Suisse pour chercher du travail n'en trouvaient pas et devaient retourner chez elles. Elles n'avaient pas d'argent pour le trajet de retour. Je les convoyais gratuitement dans mon auto.

Comment se sont développées tes relations aux Suisses? Tu fréquentais surtout des Albanais ou des Suisses aussi?

J'ai beaucoup d'Albanais comme collègues, mais aussi beaucoup de Suisses, des Italiens, des Espagnols et des Portugais. Quand mon fils a été malade, la femme de mon patron a amené ma femme tous les jours à l'hôpital. Elle nous a beaucoup aidés.

Si, j'ai beaucoup de collègues suisses. J'ai changé 23 fois d'entreprise en Suisse. Pas une seule ne m'a licencié. C'est toujours moi qui donnais mon congé parce que je voulais aider un parent ou un compatriote. Je disais chaque fois que je ne travaillerais que s'ils prenaient mon parent ou mon compatriote. Ou je laissais à l'un d'eux mon travail avec le permis de séjour.

J'ai travaillé comme maçon. J'étais capable de faire tout ce qu'il y a à faire sur un chantier. Je suis grutier. J'ai même démonté et remonté une grue moi-même. On n'avait pas besoin de monteurs de grues.

Comment as-tu trouvé les Suisses et les Suissesses en 1977, quand tu les as rencontrés pour la première fois?

En 1977, ils avaient beaucoup de respect pour nous. Par exemple, dans les magasins: comme nous travaillions toute la journée, nous ne pouvions aller acheter du pain que le soir, quand tout était déjà vendu. La gérante du Migros de Klingnau nous réservait toujours du pain. Au travail aussi, ils nous témoignaient du respect. On nous apportait un casse-croûte et du café à neuf heures.

Aujourd'hui, c'est un peu différent. Malheureusement, il y a eu beaucoup de réfugiés. Il y a des gens qui ont compromis la réputation des Albanais du Kosovo. Les Serbes ont payé des gens et les ont envoyés en Suisse, en Allemagne et en Autriche pour détruire la réputation des Albanais du Kosovo. Car il y a des criminels et des trafiquants de drogue qui nuisent à notre réputation, nous qui sommes venus travailler.

Je suis aussi concierge. Je sens de la part des gens qui ne me connaissent pas une certaine réserve, ils ont entendu dire, dans les médias, du mal des Albanais du Kosovo. En revanche, les Suisses qui me connaissent continuent de se montrer drôles et amicaux envers moi. Mais quand les gens ne nous connaissent pas, ce n'est pas bon.

Quels ont été les bons moments de ta vie de migrant et les moments difficiles?

Ce qui était positif, c'est ce que j'ai gagné en Suisse. J'ai pu construire quelque chose au Kosovo. Je me suis construit une vie agréable pour moi et mes enfants. Je voudrais revenir dans mon pays parce que je l'aime. En Suisse, je suis comme un réfugié. Si je rentre au Kosovo maintenant, ces 22 années de travail auront été pour rien. Malheureusement je n'aurai même pas de toit sur la tête là-bas. Et pourtant, c'est important pour moi que ma famille revienne au Kosovo.

Tes enfants te suivront-ils?

Oui. Il y a un an, ils disaient toujours avant les vacances d'été: «Papa, quand est-ce qu'on va au Kosovo? Quand est-ce qu'on va chez grand-mère? Quand est-ce qu'on pourra jouer là-bas?» Ils voulaient voir les chiens, les poules, les vaches, tout quoi. Là-bas, ce n'est pas comme ici. Ici, les enfants vivent dans un appartement, ils doivent abandonner leurs jeux pour rentrer chez eux à une certaine heure, ils ne doivent pas faire de bruit. Là-bas, ils sont plus libres, ils passent toute la journée chez des parents, ils mangent chez des amis. L'heure à laquelle ils rentrent à la maison n'a aucune importance. Lorsqu'en 1998, nous n'avons pas pu aller au Kosovo à cause de la guerre, mes enfants ont été presque malades du mal du pays.

